L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 21 AVRIL 1890. 63ème Année

Dufour & Dennet. Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 21 AVRIL 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif, à la Bourse des Encanteurs—Vente de droit d'occupation du local coin S. E. des rues Washington et Baronne. Aussi, vente du bail et droit d'occupation du local No 117 rue Carondelet.

Par M. Parentelli, constable de la Première Cour de Cité, à son entrepôt, 152 rue Lafayette—Un lot de meubles de maison.

Par Vincent & Cie., au Red Store au pied de la rue Dumaine—Tout le contenu du dit magasin de Dry-Goods, installations, etc.

Du relèvement du marché financier français.

RENSEIGNEMENTS ET RÉFLEXIONS DU "TEMPS."

La décadence du marché financier français a une deuxième cause, que MM. Jacques Siegfried et Georges Lévy déterminent en ces termes: "La prédilection de plus en plus marquée que le public français témoigne pour les valeurs à revenu fixe, malgré la diminution constante de leur revenu, due à l'élévation des cours des fonds publics et aux opérations de conversion, avantageuses pour les gouvernements, mais onéreuses aux rentiers." Et nos auteurs ajoutent: "Nous ne blâmons pas nos concitoyens de s'adresser dans une large mesure aux fonds publics; mais il ne faut rien exagérer et ne pas proscrire les valeurs industrielles, dont les revenus, s'ils sont variables, peuvent être fort rémunérateurs."

Ainsi, à l'image des "chefs de grandes maisons," les détenteurs de l'épargne sont, eux, aussi, devenus des "négatifs."

Il y a à cela diverses raisons.

Celle qui saute tout d'abord aux yeux, c'est l'abstention même des guides naturels du marché. Les capitaux abondent, mais ils sont comme des atomes qu'aucune force centrale ne réunirait. L'épargne semble un corps sans âme. Rien ne la meut, rien n'éveille ses activités latentes; comment s'emploieraient elle au mieux de la richesse publique? Comment ses énergies se déploieraient-elles?

Mais il est un autre motif, non moins grave, du repos que cherchent, dans les valeurs à revenu fixe, les capitaux disponibles. Chat échaudé craint l'eau froide. L'épargne a éprouvé tant de déceptions, en se plaçant en valeurs à revenu variable, qu'elle a, maintenant, la sainte horreur de tout ce qui ressemble à de l'inconnu.

Si les mécomptes qu'elle a subis n'étaient dus qu'à la part normale d'aléa que comporte toute association un peu hardie, ou bien encore s'ils n'étaient que le châtiment légitime d'entreprises irrégulières proposées par des gens sans aveu à des spéculateurs sans scrupules, les ruines survenues seraient, en somme, négligeables dans une étude comme celle-ci; elles n'auraient pu dégénérer en cause d'effroi pour personne. Malheureusement, telle n'est point la réalité.

En fait, on a vu, d'une part, les affaires les plus dignes, en apparence, de confiance et d'estime sombrer, sans qu'aucun symptôme de désastre inévitable ait pu seulement être surpris par le public. On a vu, d'autre part, les valeurs les moins sérieuses, les moins recommandables, obtenir le patronage des maisons les mieux famées et, après avoir été placées à titre de valeurs de pères de famille, parmi les petits capitalistes, dans les couches les plus soucieuses de sécurité, s'écrouler en mettant à nu la vanité des garanties et du concours dont elles avaient paru étayées.

Et alors des ruines morales, et non pas seulement des ruines matérielles, se sont produites. Ce qui est tombé, ce ne sont pas uniquement des fortunes,—dommage aisément réparable en ce pays de large épargne,—mais c'est la foi dans les plus hautes interventions. La défiance a pénétré là où le doute ne semblait pas pouvoir entrer; elle a englobé dans une suspicion, et les institutions réservées, et les autres. Tout ce qui n'est point fonds d'Etat, tout ce qui n'a pas la garantie ou l'estampille de l'Etat, passe pour avoir une tare. Les valeurs à revenu fixe elles-mêmes sont atteintes, car le mal est plus profond que ne l'indiquent MM. Siegfried et Lévy; il n'y a pas un an, on a assisté à un commencement de panique sur les obligations du Crédit foncier de France.

Les incidences, les répercussions d'un phénomène économique sont infinies. L'épargne a été rendue craintive, et voilà, par ce seul fait, des bons vouloirs éventuels paralysés plus ou moins. La confiance est un capital qui ne se gaspille jamais impunément. Avant qu'on ait pu reconstituer celui qui a été dissipé d'un cœur si léger, bien du temps risque de s'écouler. Des habitudes nouvelles sont nées. Un pli nouveau s'est formé: l'épargne a appris l'art de se contenter de peu.

Comme le font remarquer nos auteurs, des Etats, voire des compagnies, en profitent pour effectuer des conversions qui leur sont aussi avantageuses qu'elles sont onéreuses aux porteurs de titres. Si la France ne s'était pas lié les mains jusqu'en 1893, elle eût suivi cet exemple pour son 4 1/2 0/0 et réalisé, par la conversion de ces fonds, une économie annuelle considérable; dans les dispositions présentes de l'épargne, cette opération, quelque colossale qu'elle puisse être, n'eût pas rencontré de résistance. La sécurité absolue du placement, voilà la préoccupation exclusive. La réduction du taux de l'intérêt est passée en loi et chacun se courbe sous cette fatalité: que l'on garde intact son petit pécule, et l'on se tient pour satisfait.

Il serait intéressant de rechercher dans quelle mesure cette transformation se rattache aux progrès du socialisme d'Etat, si proche parent du protectionnisme. Les temps sont durs pour quiconque est épris d'initiative. Les horizons se rétrécissent. Les hasards de la concurrence, de la spéculation, des entreprises libres, sont redoutés, maudits, voués à la flétrissure de l'opinion, au jugement sévère des pouvoirs publics. On exige un produit sûr, des rémunérations certaines. Sur le vaste marché du monde tout travailleur était un peu, jusqu'ici, comme un actionnaire dont la fortune est livrée aux vicissitudes d'un titre à revenu variable. A présent, on ne veut plus d'actions; chacun prétend être obligataire, mieux encore: rentier. L'Etat pourvoira à tout et à tous. Des lois devront fixer les bénéfices, les salaires, les heures de travail. Dans tous les pays, il sera midi en même temps.

Cette conception sociale plus que singulière—du moins à notre époque—s'est infiltrée dans nombre d'esprits, et, plus qu'on ne le croit, elle a contribué au manque d'initiative du public. Que l'épargne se sente protégée, qu'elle jouisse d'un revenu garanti, si minime qu'il soit: elle n'a plus d'autres ambitions, et, pour l'instant, c'est à qui sera comme elle. L'étude de cet état mental serait assurément curieuse, même au point de vue spécial de la connaissance de notre marché; mais elle nous entraînerait trop loin, et nous devons nous borner à l'indiquer.

Un paysan consulte un jeune avocat;

—V'là l'affaire. Si un canard va pondre un œuf dans une ferme, à qui appartient l'œuf? Au propriétaire de la ferme, ou au propriétaire du canard?

L'avocat se prend le menton, et après mûre réflexion:

—L'œuf appartient au propriétaire du canard!

—Ah! répond le paysan. Vous en êtes bien sûr!

—Absolument certain!

—Alors, vous avez déjà vu des œufs pondus par un canard?

Tableau!

FEUILLETON.

Poste Restante

—PAR—

ÉDOUARD CADOL.

(Suite.)

Cependant, rentré dans sa chambre d'hôtel après une soirée passée près de Thérèse, dans l'intimité de la famille, ou au bal du Casino, ou au concert, ou à quelque représentation théâtrale, il lui revenait par bouffées le souvenir de son projet. Ce lui faisait l'effet d'une morsure. Il tâchait de s'y dérober, essayant de se réfugier, de se rouler, de se cantonner dans l'impression de tout à l'heure. Efforts de volonté inutiles; je ne sais quel démon gouailleur faisait passer et repasser devant ses yeux la cause première de tout cela:

" ORPHELINE, dix neuf ans........
" 800 000 francs....... à marier.....
" Poste restante......"

Plus moyen de se reposer. Le fameux! "Qu'est ce qu'il y a là dessous?" se répétait plus impérieux que jamais. Des frissons le secouaient. Dame! il s'était singulièrement avancé. De façon ou d'autre, il faudrait bientôt prendre un parti. Ces gens avaient droit d'attendre de lui, en homme loyal, en galant homme, qu'il se prononçât. Qu'on fît ample connaissance, soit! Mais n'est-elle pas encore assez faite? A quand la déclaration de principe? Une heure approchait où la prolongation de son silence l'exposerait à passer pour un pleutre, un aventurier; quelque rastaquouère!

Avec effroi, il constatait l'absence de tout échappatoire honorable. Ces Warleckmoës ne pouvaient prendre le change; tout à fait édifiés sur le motif de sa présence au milieu d'eux. Dans quel guêpier s'était-il fourré!

Mais l'exagération l'amenait à réagir. "Eux!...." Y avait-il tant à se préoccuper de leur opinion, à tout prendre? Du drôle de monde probablement, quoi que prétendît Grangeois des usages de leur pays!.... Eux donc, passe!

Bon; mais Thérèse?......

De quel droit bafouerait-il cette enfant?

Eh bien! voyez: la réaction qui devait le remonter le troublait cent fois plus. Morne, abattu, il se sondait le cœur avec une sorte de peur qui l'étourdissait.

—Ah çà,... est ce que je l'aime? se demandait-il effaré.

Ecoutez donc! c'est qu'elle était bien aimable, aussi! Pour qu'elle fût jolie; très jolie! Mais que de grâce naturelle! Et quand elle chantait, près de lui, qui l'accompagnait au piano, les accents de sa voix, le sentiment qu'elle y mettait!.... Et quand, à son bras, sous l'œil des parents, ils allaient dans la campagne, sur la plage, dans les salles du casino, quelle simplicité confiante dans sa causerie, avec lui!.....Et....

—Et le "cheveux," s'écriait-il épouvanté: où est-il; quel est-il, le "cheveu?"

Mais.... s'il n'y avait pas de "cheveu!...." il n'y a peut-être pas de "cheveu!"

Du moins, il était forcé d'en convenir, il ne l'avait pas vu. Eh! parbleu! comment rien découvrir près d'une personne comme elle? Ce n'est pas possible. On ne pense pas à ça; encore une fois, on est sous le charme; on y cède et l'on n'y voit plus clair.

Eh! voilà bien le danger! Mais Firmin était un homme, et il s'en vantait, et là tout seul, dans sa chambre, après un débat de conscience, si pénible fût-il, il se contraignait à ressaisir.

—Si elle était de fortune ordinaire ou médiocre, se disait-il; si je l'avais rencontrée fortuitement, dans le monde, il est.... supposable que je la demanderais en mariage; mais une personne riche, dont j'ai appris l'existence par une annonce des journaux? L'épouser par l'entremise d'un Grangeois, ancien avoué, déchu à la qualification d'"homme d'affaires!" Allons donc! Un garçon comme moi ne se marie pas dans de pareilles conditions. Je n'oserais me regarder en face. Et que penserait de moi Thérèse!.....

Voilà au demeurant ce qui le chiffonnait le plus: l'opinion de Thérèse, qui finirait bien par savoir, si elle n'était déjà instruite, comment il l'aurait recherchée.

Non; mille fois non! il ne s'exposerait pas à cette humiliation.

—Il faut se dégager, se dit-il fermement à la fin.

Bientôt dit! Mais moins commode d'y parvenir honnêtement, et surtout sans froisser une jeune fille qu'il n'avait rigidement aucun sujet de suspecter.

Autres conséquences! Il renonçait donc à découvrir "ce qu'il y avait là dessous." A regret? Ma foi, non! Le regret à présent serait de trop, de tout apprendre. Il détestait sa curiosité. Elle lui avait fait faire de jolies choses; jouer un personnage bien relevé vraiment! Est-ce que ça le regardait, le "cheveu" qu'il pouvait y avoir! User de semblants pour surprendre le secret d'une famille n'est guère moins qu'une méchante action. Et il l'avait commise; disons tout: il avait tendu un piège; c'est très mal. Et puisque après tout on ne récoltait que ce qu'on mérite, s'il s'y trouvait pris, tant mieux, c'est bien fait.

"Pris!" Qu'entendait-il par là?

Eh! mon Dieu! Il pouvait bien l'avouer, à présent qu'il allait rompre; "pris" cela voulait dire qu'il aimait Thérèse. Et pas pour un peu. Beaucoup; énormément. Assez pour que la détermination de renoncer à elle lui serrât douloureusement le cœur.

—C'est bien fait!....

Il en aurait un profond chagrin.

—Tant mieux!

Voyez-vous, il se méprisait en ce moment; il se disait des duretés, que certes il n'eût supportées de personne.

Plusieurs fois déjà ce drame intime,—ne riez pas! un vrai drame, qui lui valait des déchirements—l'avait fait veiller fort avant dans la nuit, tantôt étonné, tantôt effrayé de constater que Thérèse prenait tant de place dans sa pensée.

Trop de place, et d'empire aussi; car, en la revoyant le lendemain, les fantômes se dissipaient par enchantement,—c'est le mot exact, ici. Sa fermeté fondait; il s'accordait du répit. Un jour de plus, qu'est-ce que cela?....

On voit par la conversation précédente où, de concession en concession, il en venait. En dépit qu'il en eût, elle le tournait à sa guise. Elle l'avait prié de faire valser Elisabeth. Eh bien, tout à l'heure, au Casino, il ferait valser Elisabeth; pour se la concilier, puisque Thérèse souhaitait qu'il se la conciliât.

Et pourtant, de quelle utilité se concilier Elisabeth? puisque, tout vu, tout réfléchi, force était de trancher dans le vif.

Ah! il le fallait! Il fallait que, sous un prétexte plus ou moins plausible, il s'arrêtât sur la pente où il se sentait glisser.

Tout en faisant valser Elisabeth, il se le répétait:

—C'est assez; c'est fini; je ferais des sottises! Je le sens, cette jeune fille me fascine; le "coup de tête" me tente, me grise; encore un peu et je saute le pas, en fermant les yeux!

La nuit qui suivit fut plus cruelle que les précédentes; car il ne se permit plus de réfléchir; seulement, il se déclara qu'il était le plus malheureux des hommes!

Et il était si sincère qu'à une ou deux reprises il dut se raidir pour s'enfoncer les larmes qui se promenaient au bord de ses paupières.

C'est là-dessus qu'il s'endormit, au bruit de la marée montante, qui roulait les galets sous sa fenêtre, lentement empourprés des premières lueurs du matin.

Il fallut frapper plusieurs fois à sa porte pour le réveiller.

C'était du chocolat qu'on lui apportait; du chocolat, et son courrier: des journaux, des circulaires, cinq à six lettres d'éditeurs; une de la *Revue verte*, lui recommandant d'envoyer sa copie en temps utile....Tiens! quelle est celle ci, timbrée d'un pays étranger? De Suisse; de Lucerne.......

Elle ne lui parvenait pas directement du bureau d'origine. La suscription indiquait son adresse parisienne. Le portier l'avait fait suivre à Etretat.

—Je ne connais personne à Lucerne, se dit-il. Qui peut m'écrire de Lucerne?

Plus court eût été d'ouvrir l'enveloppe et de lire. Mais qui de nous n'a fait comme lui, n'a tourné et retourné dans ses doigts la lettre qui l'intrigue, cherchant à deviner le nom du correspondant, la nature de la communication, vaguement intimidé par je ne sais quelle défiance instinctive, et en s'armant contre la surprise.

Pourtant, il finit par où il eût mieux fait de commencer, et passa tout d'abord à la signature:—"Veuve Schutz."

—Jamais entendu parler!

Il en augura quelque demande de secours, ou des observations, agréables ou non, sur l'une de ses dernières publications. C'est fréquent.

Il se trompait du tout au tout, comme vous allez voir par ce qui suit:

" Lucerne, quai du Schweizerhof,
" 4 août 18....

" Monsieur,

" J'ai été la gouvernante de Mlle Thérèse Vitchnau. Instruite de vos relations avec la famille de son tuteur, M. Warleckmoës je crois de ma probité de porter à votre connaissance un fait capable de modifier certaines de vos résolutions

" Dans ce dessein, je prendrai après-demain le train de Bâle. Je serai à Paris, hôtel de Strasbourg, soixante heures environ, après la distribution de cet avis et sauf contre ordre. J'aurai l'honneur de me présenter rue de Boulogne dans l'après midi du lendemain, vers quatre heures; moment où je pense ne pas vous déranger de vos occupations.

" Veuillez croire, monsieur, à la particulière considération de
" Votre servante,
" Ve SCHUTZ "

Deux fois, Firmin Sirvey relut ces lignes, déconcerté, peiné. Quel fait la veuve se proposait-elle de "porter à sa connaissance?...."

Hélas!... le voilà, le "cheveu!..."

Plus moyen d'en douter. Si illogique que ce soit, la certitude,—cette certitude qu'il avait pourtant poursuivie!—le désolait.

Et quelle conduite tenir? Vainement il se le demandait, laissant le chocolat se refroidir, énervé, quasi malade, faute de parvenir à se déterminer.

On eût dit qu'il ne voulait plus savoir; rien savoir. Les jours passés près de Thérèse lui étaient si doux et bons; si chers!......

Cependant il s'habillait, obéissant comme malgré lui à une incitation qui triomphait, sans qu'il s'en rendît compte, de ses hésitations. Vraiment, il ne lui était pas possible d'en rester là. La lâcheté eût été trop grande. Quelque regret qu'il en éprouvât, il fallait qu'il entendît la révélation de l'ancienne gouvernante de Mlle Vitchnau, à moins d'aller droit à Guillaume Warleckmoës, et de lui mettre la lettre de la veuve sous les yeux, en lui demandant impérieusement la vérité; là, sur l'heure!

L'oserait-il? Si oui, le tuteur de l'orpheline, préparé sans doute à l'assaut, ne le payerait-il pas de fausses bonnes raisons? Et lui, par penchant excessif pour Thérèse, n'aurait il pas la misérable faiblesse de paraître s'en contenter?....

Qui sait! On verra, d'ailleurs, quand on y sera. Mais en tout état de cause, la première obligation était de voir l'oncle de la jeune fille, ne fût-ce que pour l'informer d'une absence de quarante-huit heures, sous le premier prétexte venu: précaution de politesse qui réserverait toutes choses.

Facile à ce moment de rencontrer Guillaume seul. Chaque matin, celui ci, levé au jour, faisait une promenade prolongée, vieille habitude hygiénique, paraît-il, greffée sur une autre, également hygiénique, sans doute, qui consistait à ingurgiter un certain nombre de petits verres de genièvre. Comme tant d'autres qui ne paraissent pas appartenir à la société raffinée, il appelait cela: "Tuer le ver". Et il faut croire que ce ver a la vie dure, puisque malgré la dose, c'est toujours à recommencer.

Firmin avait songé à cette coutume, qui jurait un peu, à son sens, avec la distinction apparente des Warleckmoës et le confort de leur intérieur. Une fois ou deux aussi, certaines expressions, certaines tournures de phrases assez vulgaires du mari et de la femme lui avaient fait dresser l'oreille. Cependant, il ne s'y était pas arrêté; c'étaient des étrangers; des Belges! il convenait peut être pas de les jauger à la mesure du "boulevard," bien que Thérèse, étrangère, elle aussi, et transplantée de Suisse en Belgique, n'eût pas de ces légers manquements au ton de la bonne société.

Au surplus, ce qui ce matin là importait le plus à Sirvey, des façons d'être de Warleckmoës, c'est qu'il le rencontrerait sur la plage. Il s'y rendit donc.

Son espérance ne devait pas être trompée. Selon la règle, Guillaume avait quitté la villa vers sept heures, et selon encore l'habitude qu'il avait prise dès le premier jour de sa villégiature à Etretat, il se rendit droit à la poste, où il avait donné ordre de lui conserver sa correspondance, que l'adresse portât ou non l'indication de la villa.

Pas de lettres; mais un télégramme parvenu dans la nuit.

En en lisant les termes concis, Guillaume eut un léger haut-le-corps et une subite contraction de ses traits creusa une ride profonde entre ses sourcils.

Cette dépêche, tout comme la lettre qui venait d'émouvoir Firmin, était datée de Lucerne.

Il y avait:

" Qui saves part, vois Bâle, pour Paris."

Pas de signature. Aucun besoin du reste pour l'intelligence du renseignement. Guillaume avait ses raisons de savoir qui le lui faisait parvenir. Le correspondant, d'intelligence avec lui, était rétribué à cet effet, et sa mission consistait précisément à surveiller les faits, gestes et démarches de la veuve Schutz.

Donc celle-ci venait à Paris. Dans quelle intention? Tel est le point d'interrogation qui se dressait tout à coup dans l'esprit du tuteur de Thérèse. Et ce point d'interrogation ravivait en lui des appréhensions poignantes.

Il la redoutait, cette ancienne gouvernante de sa nièce. Non qu'elle se fût montrée hostile à son égard; non que des discussions se fussent élevées entre eux; non surtout qu'elle fût de caractère perfide ou agressif. Tout au contraire, c'était une personne estimable et bien intentionnée, d'une droiture parfaite. C'est cela plutôt qui inquiétait Warleckmoës. Point de prise sur cette femme. Nul moyen de la tenter. Plût au ciel que l'appât d'un profit pût la corrompre! Le père de Thérèse l'avait mise à l'abri du besoin par une assurance sur sa vie, à lui; ne voulant pas que les liquidateurs de la succession lui marchandassent le bien être qu'il pensait lui devoir, en raison des services qu'elle avait rendus à la famille, des soins affectionnés dont elle avait entouré l'enfance de la petite Thérèse.

Et elle venait à Paris!

—Pourquoi faire? se demandait l'oncle Guillaume.

Il eût donné gros pour en être instruit. Sa préoccupation était si grande qu'il en oubliait de "tuer le ver!"

Comme pour la vingtième fois il se renouvelait sa question, il aperçut Firmin Sirvey qui venait à sa rencontre.

Reprenant son calme apparent, il le salua avec sa placidité d'homme du Nord.

—Vous voilà levé de bien grand matin, savez-vous, cher monsieur Sirvey, lui dit-il.

—Ce n'est guère en effet mon habitude, répondit le jeune homme, non sans un peu de l'embarras qu'on éprouve quand on s'apprête à dissimuler la vérité. Mais un mot du directeur de la *Revue Verte* m'appelle à Paris, toute affaire cessante, et ne pouvant prendre congé de ces dames d'aussi bonne heure, je suis venu vous prier de leur faire agréer mes sincères regrets de ne pas vous accompagner tantôt à cette excursion dont je me promettais tant de plaisir en leur compagnie.

Voilà l'une des déplaisances de la profession, poursuivit-il. Quand on appartient à une publication périodique, il se présente des occasions où il faut tout quitter pour faire son "métier" quand même.

Mais, se hâta-t-il d'ajouter, c'est une absence de quarante-huit heures, sans plus.

Pour la motiver, il en dit trop, appuyant, revenant sur le fait qui interrompait son congé, s'emberlificotant dans des considérations superflues.

Comme les gens qui ne savent pas mentir faute de s'y être exercés, il était maladroit. On eût dit que pressentant la défiance de son interlocuteur, il s'appliquait à dissiper par avance les soupçons qu'il faisait naître.

—Ah! fit il dans ce dessein, que j'envie certains de mes confrères qui possèdant assez par eux-mêmes pour ne pas avoir à s'inquiéter de la vie courante, gardent la liberté entière de leur production. C'est dans ces conditions que le travail est aimable, et permet d'espérer qu'on fera œuvre distinguée!

Par là, il s'efforçait d'insinuer qu'il n'y avait rien de changé; que Warleckmoës pouvait toujours croire qu'il était disposé à demander Thérèse en mariage. Aussi, répéta-t-il qu'il serait de retour le surlendemain soir.

—Il y a représentations théâtrales au casino, dit-il. J'aurai l'honneur d'y saluer ces dames, n'est-ce pas?

—Assurément, répondit Guillaume.

C'est sur cette réplique qu'on se sépara avec une poignée de main cordiale.

—Bon voyage, monsieur Sirvey.

—Merci. Priez, s'il vous plaît, ces dames d'agréer mes respects.

Il fallait que Warleckmoës eût un grand empire sur lui-même pour n'avoir pas bronché, durant cet entretien. Pourtant l'annonce du départ de Firmin l'avait violemment ému. Le rapprochant de la nouvelle qu'il venait de recevoir, il avait entrevu un danger, qu'à tout prix il lui importait de conjurer. Et les explications réitérées du jeune homme n'avaient fait que lui confirmer ses appréhensions.

Si d'un côté l'ex-gouvernante de Thérèse se rendait à Paris; si d'autre part Sirvey y était soi disant appelé, au même moment, il fallait qu'il y eût autre chose qu'une coïncidence.

—Une conférence entre eux était préparée, convenue, pensa l'oncle de Thérèse.

Il en jugea ainsi du moins. Toutefois, il ne voulut pas prendre parti tout de suite. Sa femme verrait peut-être l'incident d'une autre manière.

Tout ce qu'il s'accorda fut de sacrifier un ou deux verres de genièvre de sa consommation accoutumée, et quittant la plage, il se dirigea d'un pas pressé vers la villa.

V

Certes! Firmin Sirvey était homme de lettres, et même excellemment. Pourtant ce n'était pas un de ces nigauds qui, pour faire profession d'étudier la nature humaine, de sonder les replis du cœur humain, se posent, en face d'eux-mêmes, en sceptiques achevés et invulnérables.

"De lettres," oui; mais homme aussi; "un homme" à l'occasion, et très capable de se regarder en face en se disant ses vérités.

Eh bien! rentré chez lui, rue de Boulogne, il ne prit point de mitaines pour se déclarer qu'il avait agi, non pas seulement avec légèreté, mais mal; oui, encore une fois, mal agi.

Qu'importe le degré de moralité des gens qu'on trompe; mettons-les hors de cause, c'est l'acte en lui même qui est mauvais, et qui mérite un blâme.

Il se le répéta bravement, se condamna. Mais il eut beau faire, force lui fut de reconnaître qu'il avait beaucoup de chagrin.

Ce n'est pas tant parce qu'il était épris d'une jeune fille que très probablement on ne pouvait pas épouser, à moins d'être un vilain monsieur, ou le dernier des niais: mais parce que, quelle qu'elle fût cette jeune fille, elle ne méritait pas que lui—lui, entendez bien; puisqu'elle ne lui avait rien fait—que lui, dis je, la mortifiât d'un affront, qui lui causerait de la peine; qui la ferait pleurer.

Faire pleurer de si beaux yeux! Qu'elles pèseraient sur sa conscience, les larmes qu'ils allaient répandre!

Qu'il s'en voulait de tout cela!

L'abominable sottise, pour un garçon de son caractère, que de s'embarquer dans une aventure de cette sorte. Je vous demande un peu si ça le regardait, le secret de Thérèse. Chercher à le surprendre; la misérable besogne! Et dire que tout à l'heure il le connaîtrait en entier.

Hélas! c'est trop certain! Tout à l'heure une femme, venue exprès de cent cinquante lieues, sinon plus; il ne savait pas exactement à quelle distance Lucerne est de Paris; une femme; une vieille femme; quelque harpie, lui dévoilera je ne sais quelle faiblesse, quel malheur, quelle honte par basse vengeance, avidité peut-être.

Voyons! il en est temps encore. S'il ne recevait pas cette horrible femme, cette mégère? S'il la mettait à la porte, en refusant de l'écouter? Si....el....?

Et il attendait seul, chez lui, agité, dans son cabinet de travail, prêtant malgré lui l'oreille au roulement des rares voitures qui s'engageaient dans la rue de Boulogne, regardant sa pendule, puis sa montre; trouvant les minutes lentes, les heures mortelles; se rongeant d'impatience, ravagé par une anxiété indéfinissable.

Tout à coup on sonna.

Il en eut de l'éblouissement, sous le coup d'une contraction du cœur, et il resta immobile, haletant, suffoqué.

Le voilà venu, le moment cruel! Que va-t-on lui apprendre? Pauvre Thérèse; pauvre enfant!......

Un dur reproche, un cuisant remords le clouaient sur place.

On sonna de nouveau.

Alors un flot de sang lui monta au front, et ne se possédant plus:

—Tant pis!... s'écria-t-il, les poings serrés; si elle consent à sacrifier sa fortune, qui sait!....Ce n'est peut-être qu'une abusée! Je veux savoir!....

D'un pas rapide, il courut à l'antichambre et ouvrit.

Il était d'une pâleur extrême à présent. Il avait peur!

Si troublé qu'il fût, une légère surprise le détendit en apercevant la personne qui se présentait.

Pas le moins du monde harpie; pas une "horrible vieille femme" non: une "dame" mise correctement, de bonne tenue, d'une simplicité comme il faut, et d'un cachet respectable.

—Vous êtes monsieur Sirvey? demanda-t elle d'une voix calme et discrète.

—Oui, madame, répondit le jeune homme, en l'invitant à pénétrer.

Elle s'assit, et Firmin s'étant placé à son bureau:

—Monsieur, dit-elle, permettez-moi de vous déclarer, d'abord, que ma démarche m'est dictée par l'affection profonde que je porte à Mlle Vitchnau.

—Permettez, madame, fit Sirvey, en l'interrompant, résolu à déblayer le terrain; avant d'entendre ce que votre loyauté vous engage à me révéler, la mienne m'oblige à vous demander si vous êtes exactement édifiée sur le véritable caractère de mes relations avec la famille Warleckmoës.

—Je crois savoir que vous devez épouser Thérèse.

—Qui vous le fait supposer?

—Une lettre que voici, monsieur, répondit la veuve, en tirant de sa poche un papier quasi administratif. Lisez, je vous prie.

Dès le premier coup d'œil, Firmin aperçut un en-tête imprimé, portant:

AGENCE DE RENSEIGNEMENS
"M.... et Cie
"rue.... No....,
"Paris

Puis, en belle cursive;

Madame,

Une personne qui vous est chère est proposée en mariage à M. Firmin Sirvey, romancier, auteur dramatique et rédacteur de la Revue verte, demeurant 192, rue de Boulogne.

Suivaient des renseignements précis sur la moralité du jeune homme, ses origines, sa parenté, ses mœurs, le produit moyen de ses travaux; le tout à son avantage.

Puis, pour terminer:

Si, ainsi qu'on l'affirme, vous vous réservez d'intervenir en cette circonstance, notre maison est à même de vous en procurer la facilité par des recherches, comme d'une action sûre et discrète, à des conditions dont vous vous rendrez compte en jetant les yeux sur le tarif ci inclus.

Agréez, etc.

Le directeur,

La lecture de ces offres de service audacieuses consterna le jeune homme. Quoi! C'était possible. On tolérait des entreprises de ce genre. Ouvertement, des gens—quelles gens!—faisaient marchandise de la vie privée des citoyens, des familles. A côté de la préfecture et à la connaissance du gouvernement, ils créaient une police secrète au service de toutes les ambitions, les rancunes, les haines, les vengeances, comme des compétitions de toutes sortes!

Fournir au postulant des armes contre son concurrent, des griefs au mari contre sa femme et réciproquement, pour un procès en divorce; des moyens pour ruiner un négociant, pour empêcher une union—c'était le cas ici—qui sait! pour faire interdire un vieillard, interner comme fou un parent à succession, et toutes autres infamies obscures, ce commerce pouvait s'exercer, à l'abri de la loi, presque publiquement! Cela semblait une monstruosité, une chose inouïe, à ce "Parisien" qui croyait "savoir son boulevard" et "le connaître dans les coins" comme avaient dit les invités du banquet Crecellois.

Mais l'indignation succéda vite à l'atterrement premier, et regardant la veuve de travers:

—Ma foi! madame, dit il cavalièrement, j'ignore à quelles visées attribuer votre intervention; mais je me permettrai de ne pas vous féliciter sur les procédés que vous mettez en œuvre.

Mme Schutz ouvrit de grands yeux.

—Que croyez-vous donc, monsieur? demanda-t-elle, légèrement étourdie de l'apostrophe de son hôte.

—Rien encore de précis madame; mais il est bon que toute équivoque disparaisse entre nous. Avant d'entendre votre révélation, souffrez que je vous édifie sur ma véritable situation à l'égard de Mlle Vitchnau et de sa famille. Peut-être ma confession vous épargnera-t-elle une confidence que je crains d'être obligé de qualifier sévèrement.

Ce fut au tour de la veuve de se déconcerter.

—Mais, monsieur, répliqua-t-elle sans le laisser poursuivre, vous vous trompez bien malheureusement, si vous suspectez ma conduite, et je vous prie d'y prendre garde pour vous-même.

Je n'ai aucune relation avec cette agence, ni aucun sujet d'agréer ses offres de service.

—Soit! Mais vous ne profitez pas moins de son avis, et vous faites cent cinquante lieues pour m'apprendre sur Mlle Vitchnau....quoi? Voyons, qu'avez-vous à en dire?

—Simplement que je l'aime comme une enfant d'élection, parce que c'est le cœur le plus droit, le plus noble que j'aie jamais connu; que ces chères qualités sont, chez elle, à l'état de vertus, et que celui qu'elle épousera reconnaîtra aisément lui devoir le respect le plus affectionné.

Firmin resta bouche béante. Il ne comprenait plus. Pourtant la veuve ne s'était sans doute pas déplacée pour lui faire cette profession de foi.

—Tant mieux! dit-il, un peu dérouté. Mais alors, c'est donc son père, qui?....

—M. Vitchnau? reprit l'ancienne gouvernante. Ç'a été le plus honnête homme de son pays. Allez en Suisse, monsieur; prononcez son nom. Il n'est personne qui ne s'empresse de confirmer mes paroles. L'honorabilité du père de Thérèse est proverbiale, et non pas seulement chez nous, mais encore à Turin, à Vienne, partout où son industrie a eu à s'exposer.

Pour le coup, le jeune homme ne sut plus que penser. Si Thérèse méritait tous les respects, si son père était un parfait honnête homme, quel "fait" la veuve tenait-elle tant à "porter à sa connaissance!" A quel propos, pourquoi, pour qui était-elle venue à Paris?

—Pour vous, monsieur, répondit-elle à la question de M. Sirvey.

—Pour moi?

—Uniquement.

—Mais vous ne me connaissez pas?

—C'est vrai.

—En ce cas, quel intérêt vous avisez-vous de me porter, madame?

—L'intérêt que s'inspirent les gens de bien. C'est dans ce seul sentiment que je suis venue vous dire: Si vous épousez Thérèse, dans les conditions qui vous sont faites, vous devenez innocemment le complice d'une spoliation.

—Une spoliation? répéta Sirvey, s'embrouillant de plus en plus.

—Oui, monsieur, une spoliation. Quelle est, je vous prie, la dote annoncée? Huit cent mille francs, n'est ce pas?

—En effet, madame, huit cent mille francs comptant.

—Eh bien! monsieur. Le père de Thérèse lui a laissé environ deux millions.

Il y eut un moment de silence durant lequel une révolution se passa dans l'esprit du jeune homme. Une joie inexplicable, enthousiaste l'envahit, si bien que, perdant un peu la tête, il saisit les mains de la veuve interloquée de l'épanouissement subit de sa physionomie.

—Et......, fit-il avec un reste d'anxiété, c'est là ce que vous êtes venue me dire, c'est là tout?....

—Tout; oui, monsieur!

—Ah! s'écria-t-il avec un éclat de soulagement heureux, ah! madame, permettez-moi de vous embrasser!

Elle n'eut pas à le lui permettre. Avec un entrain d'enfant dont la satisfaction intime déborde, il lui planta deux gros baisers sur la joue, disant:

—Ah! si vous saviez!......Si vous saviez, madame!......

Il le dit et le répéta, faute de trouver les mots pour s'expliquer, tandis qu'elle le contemplait avec curiosité.

Il se ressaisit cependant, et d'une voix plus calme.

—Mais, il faut que vous sachiez; il faut que je vous avoue tout, à mon tour. Je vais vous heurter dans vos affections, madame, vous scandaliser; mais vous êtes bonne, vous me pardonnerez, parce que ma tenue incohérente vous prouvera du moins que j'aime de toutes mes forces, de toute mon âme, cette jeune fille que vous avez élevée, et qui a conservé tant de place dans votre cœur!

Oui, je l'aime, malgré tout ce que la raison, mon éducation, ma conscience, ma fierté, disons tout!....mon honneur pouvaient me suggérer contre mon penchant. Soupçons, répugnances, risques de paraître ce que je rougirais d'être, rien ne me retenait de l'aimer. J'aurais tout accepté, tout pardonné, si elle eût consenti à un sacrifice.

—Quel sacrifice?

—Celui de sa fortune. Je le jure, cette dot, cette grosse dot, restait le seul et dernier obstacle qui m'arrêtât de me déclarer.

—Ah! mon Dieu! fit la veuve avec douleur. Il me semble que je vous comprends, monsieur. Vous imaginiez que ma pauvre Thérèse fût indigne d'un honnête homme; que cette dot eût des origines inavouables, où fût une....compensation!...

C'est dans un sanglot que le dernier mot fut prononcé par Mme Schutz, qui ne pouvant plus, laissa s'écouler des larmes abondantes.

—Pardon! pardon! répétait Firmin tout près d'en faire autant.

Il s'était vivement approché de la veuve, s'agenouillant presque devant elle, qu'il ne connaissait pas une heure avant, et lui ayant repris les mains, il la conjurait de se calmer, de l'excuser.

L'excuser? Non. Il se déclarait coupable, coupable d'une curiosité malsaine, au début, d'une supposition arbitraire et mauvaise ensuite. Mais aussi, les procédés de Guillaume Warleckmoës n'étaient-ils pas faits pour donner matière à des doutes outrageants!

Ces procédés, l'ex-gouvernante de Thérèse les ignorait. Le jeune homme les lui apprit, lui conta tout, depuis l'espèce de pari qu'il avait engagé avec lui-même dans le salon rouge de Brébant. L'annonce, la lettre répondue à la poste restante, les conditions dans lesquelles il s'était "exhibé" au Cirque des Champs-Elysées, les pourparlers avec Grangeois, cet ex-avoué, réduit à s'occuper d'affaires louches; Firmin ne dissimula rien; se confessa comme il venait de le dire.

La veuve l'écoutait atterrée, indignée, non contre lui, maintenant; mais contre le tuteur de l'innocente jeune fille, exposée à cette série d'affronts, si peu méritée.

Mais ce n'était pas tout que de protester d'une façon générale. L'honneur de Thérèse exigeait, au sentiment de Mme Schutz, que des preuves faciles à contrôler fussent étalées sous les yeux de ce jeune homme qui déplorait son erreur, si involontaire fût elle.

Firmin n'en demandait pas; une confiance aveugle, désormais, lui paraissait équivaloir à une mince réparation de ses torts.

—Du tout! dit la veuve, avec une autorité attendrie. Je vous en prie, pour elle, monsieur, écoutez-moi avec bienveillance.

Elle se recueillit un moment pour surmonter un reste d'émotion, puis, en phrases simples, elle raconta ses choses vraies:

"—M. Guillaume Warleckmoës fut en sa jeunesse un garçon droit et laborieux. Sans grande instruction, et assez sage pour ne pas monter ses visées au-dessus de sa condition, il se plaça commis aux écritures dans une maison de commerce à Luxembourg, et en peu d'années parvint au premier emploi de l'entreprise.

"Le décès de ses parents le rendant chef de famille, il alla chercher en Belgique sa jeune sœur, Arthémise, qu'il confia à des religieuses institutrices.

"C'était une enfant adorable; ce fut bientôt une jeune fille d'une beauté frappante; beauté qu'elle a transmise à sa fille Thérèse.

"Mais, elle n'était pas seulement jolie et douée de grâces naturelles. Les religieuses, sans se soucier de son absence de fortune, en firent une demoiselle accomplie, en même temps qu'une ménagère attentive et attendue. Musicienne, chanteuse, un peu peintre d'aquarelle à ses heures, quand, sortie du couvent, elle eut à tenir l'intérieur de son frère, son aîné de beaucoup, il s'aperçut que les dames institutrices n'avaient pas volé leur argent, et qu'Arthémise avait profité de leur enseignement.

"Elle ne resta pas longtemps chez son frère. M. Arnold Vitchnau, citoyen suisse, ingénieur-contracteur, alors employé en sous-ordre à la construction de chemins de fer hollandais, demanda en mariage Arthémise à Guillaume. Il la voyait sans fortune; mais ses appointements assez élevés pour l'époque, et une dizaine de mille francs hérités d'un oncle assuraient l'existence au jeune ménage. Guillaume souscrivit sans difficulté au désir du jeune ingénieur, en qui il ne voyait qu'un garçon de sa classe; une sorte de contremaître, de conducteur de travaux, avec qui il allait de pair.

"D'ailleurs lui même allait se marier avec la fille de son patron: Mlle Gudule Hôod; mariage qui, en l'associant aux affaires de la maison, lui en promettait la succession. Par là, pensait-il, il garderait sa supériorité sur son beau-frère, et les deux mariages empêcheraient les froissements qui se produisent entre femmes vivant sous le même toit.

"Tout alla bien durant les premières années; d'autant que M. Vitchnau retourna dans son pays. Nul sujet de brouille. Toutefois, il arriva fortune différente aux deux familles. Tandis que le mari d'Arthémise s'établissait, à l'aide de capitaux qu'on lui offrit avec empressement, entreprenant des travaux fructueux qui faisaient honneur à son savoir et lui valaient une considération à mesure grandissante, Guillaume, devenu patron, voyait ses affaires languir, sa maison péricliter.

"Lui encore, il n'en eût été que chagrin, bien qu'intérieurement humilié en se comparant à Vitchnau; mais sa femme, d'esprit indigent, se prit à jalouser sa belle sœur. Cela avait commencé à la naissance de Thérèse, en avance d'une année environ sur celle d'Elisabeth. Et puis, à son entrée dans le monde, celle-ci chétive, noirâtre, informe, n'annonçait pas qu'elle deviendrait ce qu'elle est en somme: une jeune fille plutôt jolie, quoique sans grand éclat. Tandis que Thérèse était apparue, mignonne, rose, et tout de suite douée d'une physionomie attrayante.

"Et puis, savez-vous qui avait tenu Thérèse sur les fonts baptismaux? Le président du conseil fédéral, ayant pour commère Mme la comtesse Thérèse d'Oldernitz, femme de l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie.

"Qui, les parrain et marraine d'Elisabeth? Des voisins. Braves gens, sans doute; mais pas de notoriété; des quelconques.

"Un jour vint où les Warleckmoës serrés de près par la faillite d'un banquier se virent menacés de la ruine. En cette extrémité ce qui perça le cœur de Gudule fut de s'abaisser à demander du secours à ses parents de Lucerne. Pourtant la réponse ne se fit pas attendre Par retour du courrier, Guillaume reçut une traite sur la banque royale de Luxembourg; traite accompagnée d'une lettre affectueuse, ne parlant ni de restitution, ni d'intérêts, ni de reçu. Trop heureux d'être à même d'aider le frère de sa chère femme, l'oncle de sa fillette adorée, et disant que si la somme envoyée ne suffisait pas, il pouvait y ajouter.

"La réponse affecta une humilité aigre, pointue: "Bien à plaindre ceux qui sont forcés de demander un service à leurs parents!"—"Le ciel n'est pas juste!"—"Ce ne sont pas les plus méritants qui réussissent!"—"Il y a des gens qui ont toutes les chances!" "C'est à décourager d'être honnêtes!" etc., etc.

"L'an d'après, Arthémise fut enlevée par une fièvre pernicieuse contractée en Autriche, où son mari construisait l'un des ponts de cette capitale. Le malheureux M. Vitchnau faillit s'abandonner tant sa peine persista, et les Warleckmoës conçurent l'espérance de s'installer près de lui, sous prétexte d'élever sa fille, mais en réalité afin de profiter de l'aisance acquise par leur beau frère.

"Gudule vint; mais elle n'osa même pas aborder le sujet. Le veuf entendait respecter la place vacante, et moi, témoin obscur des jours qu'il a vécus depuis ce moment, je puis vous assurer, monsieur, que le souvenir de l'absente n'a jamais cessé de planer sur la maison. Faute de sa personne, son influence présidait partout dans l'intérieur, dans toutes les résolutions. C'est moins par moi que par sa mère que Thérèse est devenue la personne que vous connaissez. Je n'en ai été que le reflet effacé, et je m'en fais honneur.

"Quand la catastrophe est venue; quand M. Vitchnau a succombé à son tour, sa fille venait d'avoir quinze ans. Son oncle seul vint à Lucerne. Dès le premier moment, Thérèse devina que je ne serais pas conservée. Elle me le dit, le matin du service funèbre. En effet, le surlendemain, Mme Warleckmoës survint annonçant qu'elle venait chercher sa nièce.

"—Cette enfant aimait beaucoup son père, me dit elle. Il faut la tirer de ces lieux qui le lui rappellent douloureusement.

"Je n'avais pas d'objection à élever et je songeais à chercher une autre condition, quand le notaire m'appela à l'ouverture du testament. Par la bonté de Vitchnau, je n'avais pas besoin d'un autre emploi. Une assurance sur la vie me constituait une indépendance aisée.

"Je vous passe ce qui a trait à mon double chagrin de perdre à la fois le père et la fille; chagrin que l'infortunée jeune fille ressentait profondément, mais sans éclat, sans démonstration de faiblesse. Elle a l'âme de son père; une âme forte, résolue, dont l'économie de paroles semble profiter à la fermeté des actes.

"La veille de son départ, comme le service assuré, j'entrai au salon, où elle se trouvait avec sa nouvelle famille, elle se leva et vint à moi. Et d'une voix douce posée, avec un bon sourire dans les yeux:

"—Nous allons nous séparer, me dit-elle tout aussi librement que si nous avions été seules, et je veux que tu saches combien je te suis reconnaissante de ton affection. C'est elle, c'est toi qui m'as faite ce que je suis; mes intentions, mes sentiments, je te les dois. Je t'en remercie. Et puisque je suis ton œuvre, tu sais, n'est-ce pas! que je t'aimerai toujours, avec la gratitude et le doux respect d'une fille adoptive.

"Je pleurais. Elle m'essuya les yeux.

"—Embrasse moi, dit-elle.

"Puis, me tenant dans ses bras, elle ajouta tout bas:

"—Ne pleure pas devant eux!"

....

"Il y aura bientôt quatre ans de cela. Quelle avait été l'existence de Thérèse chez son tuteur? Mme Schutz n'en pouvait rien dire. Sans doute, la jeune fille lui écrivait. Mais eût-elle eu à se plaindre, qu'elle se fût abstenue de l'en instruire.

"—Tout son caractère est là, dit la veuve.

"En effet, de quoi eût servi de me faire des confidences? Je ne pouvais rien, j'étais sans droit.

"Mais, à son défaut, j'avoue que je fis le possible, pour obtenir des renseignements sur le sort qui lui était fait. J'en eus de rassurants, par quelqu'un de la légation helvétique à Bruxelles; un jeune homme dont le père avait été lié d'amitié avec M. Vitchnau.

"Durant un de ses congés dans sa famille, qui habite Lucerne, il vint me rendre visite, m'apportant une lettre de Thérèse. Puis, dans la conversation, il me manifesta de l'étonnement à propos du chiffre de la dot de Mlle Vitchnau. Il me dit avoir appris qu'on annonçait huit cent mille francs seulement, et me demanda si, contre l'opinion générale, la liquidation de la succession avait subi des moins-values considérables, ou bien si des créances s'étaient produites.

"Nulle créance; tout le bien du père de Thérèse était libre et liquide. Et quant à des moins values, c'était le contraire qui s'était produit.

"Un grave soupçon me saisit, monsieur, continua la veuve. L'oncle de la pauvre enfant n'entreprenait-il pas de la dépouiller? Je voulus savoir. C'est pourquoi l'année dernière je me rendis à Bruxelles. M. Warleckmoës fut-il informé de ma présence? Je le crois. Toujours est-il que je ne trouvai personne à leur hôtel; personne non plus à Laeken. On me répondit qu'ils étaient en voyage. En quelle contrée? On disait l'ignorer. Je ne pus voir Thérèse. Mais j'acquis la certitude de ce que je redoutais. Trois jeunes gens qui avaient fait des ouvertures avaient été écartés. L'un d'eux dépité fit une sorte d'enquête, et il ne se gênait pas pour en divulguer le résultat. C'est lui qui m'a mis au courant. Et ce que vous me révélez des procédés de M. Warleckmoës, ces annonces dans les journaux français, l'entremise d'un homme d'affaires véreux ne me laissent plus un doute. On veut s'approprier la meilleure part de l'héritage de ma chère enfant!....

C'était vrai.

Mais aussi que la tentation était forte, pour ces gens médiocres qui avaient à peine pu éviter l'écueil de la déconfiture! la monotonie des opérations commerciales, les inquiétudes de l'échéance, des "fins de mois", l'affadissement des longues heures passées à attendre, à espérer le client, l'horizon borné du magasin, l'assujettissement à la règle, la crainte du qu'en dira-t-on des voisins, toutes les mesquineries d'un train-train machinal, rien n'avait élevé les idées des Warleckmoës.

Et tout à coup, la tutelle de Thérèse leur donnait à gérer une somme relativement énorme!....

Ils furent pris d'étourdissement. Sans réfléchir, sans vouloir réfléchir, ils modifièrent brusquement leur façon de vivre. Se payant complaisamment de raisons spécieuses:—"Thérèse n'était pas faite pour la boutique"; il convenait de la maintenir sur le pied d'une héritière. On vendit la maison de commerce. On quitta Luxembourg. L'hôtel de Bruxelles fut acheté, puis la villa de Laeken. On meubla, on monta les deux résidences, on organisa le service, et l'on vécut en rentiers. Que cela parut bon d'abord!

Cependant une amertume latente gâtait le plaisir. Tout ce luxe appartenait à sa nièce. On était ses hôtes, en somme; on était chez elle. C'est son pain qu'on mangeait, son bon vin qu'on buvait. Les domestiques étaient les siens, et c'est dans ses voitures qu'on se carrait au bois de la Cambre! Et eux qu'avaient-ils? Rien. Qui étaient-ils à son égard? Des parasites, des parents pauvres. Tout à une seule, si peu à eux trois! Est-ce que c'est juste?

Puis on s'avisa forcément que les choses ne dureraient pas ainsi éternellement. A la majorité ou au mariage de Thérèse, qu'adviendrait-il de l'oncle, de la tante et de cette Elisabeth, en qui toutes leurs ambitions et tout orgueil se concentraient?

Certainement Thérèse ne laisserait pas ses parents dans la pauvreté, dans le dénuement. Elle leur allouerait une pension décente, comme font les maîtres reconnaissants pour les serviteurs fidèles. Certainement la cousine Thérèse faciliterait l'établissement de sa cousine Elisabeth. Mais à quoi dot et pension se monteraient-elles?

La perspective de retomber dans la médiocrité d'autrefois leur causa un tourment insurmontable. Encore, faudrait il remercier la fille de ce Vitchnau, qui les avait écrasés de sa réussite,—sa chance!—Une humiliation de plus!

A tout prendre Guillaume s'y serait résigné Il n'avait pas, quand à lui, de besoins coûteux. Mais Gudule voyait venir la majorité ou l'émancipation conjugale de sa nièce avec une terreur aveuglante, aggravée de cette jalousie maternelle, qui fait prendre en aversion les filles plus belles, plus aimables, plus riches que la sienne propre.

Décidément, non! il n'était pas juste que des deux petits enfants des mêmes grand père et grand'mère, l'une fût si favorisée par la fortune et l'autre si oubliée, si dépourvue. Gudule s'en persuada, et commença de travailler son mari. D'instinct, Elisabeth seconda sa mère. Elles savaient prendre Guillaume. La continuité d'un certain air dolent le tracassait, l'énervait, au point que, pour qu'elles s'en relâchassent, il faiblissait.

Du reste, on lui fournissait des raisons, on lui suggérait des moyens d'apparence légitime, pour tempérer partie de la cruauté scandaleuse du sort.

Et puis, s'attaquant à ses sentiments, Gudule lui demandait s'il aurait le cœur de condamner sa fille, son Elisabeth, sa "Lisa!" à une destinée besogneuse et mercenaire. Voulait il qu'elle coiffât sainte Catherine, et traînât de vieux jours dans ce délaissement de vieille fille pauvre, entre un chien catarrheux et un perroquet criard et déplumé, la pire des conditions!

Après tout, en sa qualité de tuteur, il disposait des revenus de ce gros, de ce choquant capital.

Ne pouvait-il en économiser quelque chose pour les siens durant les années qui restaient à courir avant la majorité de Thérèse? Pas de mal à ça! Pas de mal non plus à entreprendre quelque chose à l'aide de ces fonds disponibles; opérations où il ne lui était pas défendu de prélever honoraires, commissions et part de bénéfices. Voyons! était-il indispensable que cette fillette leur fût onéreuse? La jeune fille elle-même ne l'entendait pas ainsi, sans doute.

De bon compte, il fallait lui reconnaître de l'équité. Eh bien! la vente de la maison de commerce constituait un sacrifice. En vue de conserver à leur pupille le luxe auquel on l'avait accoutumée, la cession s'était opérée en hâte. A attendre l'occasion, on eût obtenu des avantages, faciles à chiffrer au besoin. Dès lors, cette équité, dont Thérèse faisait profession, n'entraînait-elle pas qu'une compensation fût due à ses parents?

En bon Belge qu'il était, Guillaume écoutait sans s'émouvoir à la surface. Mais Gudule le connaissait trop pour douter des progrès de ses insinuations perpétuelles—le matin, le soir; parfois au milieu de la nuit—sur cette nature ruminante, où la placidité flamande s'allie à la finesse du Normand.

Elle ne se trompa pas; le grain tombait en terre préparée; il germait. Seulement l'éclosion silencieuse prenait des proportions plus amples qu'on ne supposait. Réclamer une compensation des prétendus sacrifices imposés par la tutelle; suivre des spéculations, comporter tant honoraires, part des bénéfices, etc., tout cela était bien compliqué! Trop, pour cet esprit épais qui envisageait le but, et ne savait qu'y marcher tout droit, comme un bœuf encapuchonné.

Eh! oui. Pourquoi tous ces expédients?

Plus simple de marier Thérèse à un pauvre diable, à qui près d'un million paraîtrait le Pérou tout entier; un trésor féerique, et qui, pour en disposer, donnerait quittance de tous les comptes de tutelle que l'on voudrait.

En s'y prenant bien, il n'y verrait que du feu. Et, s'il flairait du louche, on lui ferait un conte: fausses pertes en de fausses opérations financières. Quels risques pour le fiancé complaisant? La reddition de ses comptes à son tour? A qui? A ses enfants? A sa femme en cas de séparation ou de divorce!—Le divorce est de loi belge depuis longtemps.—Il n'aurait pas à s'en soucier, par la bonne raison qu'on ne peigne pas un diable qui n'a pas de cheveux. Et puis, nous n'y sommes pas! D'ici là, il coulera tant d'eau sous le pont! Le présent seul mérite d'être envisagé. Or le présent le voici clairement:

—"Vous n'avez pas le sou, mon jeune "ami. Eh bien! voilà huit cent mille "francs, écus sur table, contre une simple signature. C'est à prendre ou à "laisser. La misère ou la fortune, choisissez!...."

Pensez-vous qu'ils soient rares les gentlemen, bas percés, prêts à signer des deux mains quitte à y glisser un paquet de cent billets de mille à titre d'épingles?

Non, certes, hélas! Mais, la "combinaison" comportait de l'inconvénient à Bruxelles. Que "l'affaire" manquât une première fois, le secret en serait compromis. Rien à craindre de pareil à l'étranger; en France, particulièrement à Paris. Tout se trouve à Paris!

Telle fut la conclusion de Guillaume Warleckmoës. De là l'annonce en question.

Et ce Belge n'avait-il pas quelques vagues scrupules?—Il fait bien! Mais comme il en était incommodé, il les étouffa réciproquement. —Par amour paternel!—Un peu, mais par amour de soi, en premier lieu; par amour, par passion, par ivresse de la nouvelle vie que lui procurait la disposition des biens de sa nièce.

"Quoi! y renoncer? Quoi! ne plus être servi, ne plus monter dans sa voiture à soi? Revenir au temps, si lointain déjà, semblait-il, où la gêne relative, l'inquiétude des "fins de mois" obligeaient à faire retaper les habits de l'année dernière, à ressemeler les chaussures, à fumer des cigares prolétaires et à chicaner la servante sur ses achats au marché? Quoi! la médiocrité encore, toujours!....

Plus moyen d'habiter Bruxelles, à moins de percher à un "quartier" exigu, à l'étage supérieur d'une maison de la banlieue.

Et marier Elisabeth; sa "Lisa!" à qui? A quelque méchant employé, dont les maigres appointements la condamneraient elle, à "faire son ménage" à repriser des nippes, à cuisiner des "ratatouilles" après avoir "loqueté" le parquet, dépourvu de tapis, tandis que Thérèse trônerait dans son hôtel, mariée à un véritable "monsieur!" C'était cruel à penser; insupportable!

Et puis, il se voyait vieux, avec sa femme, vieille aussi, criarde et mécontente, lui reprochant de n'avoir pas su leur procurer le repos des derniers jours.

Le malheureux Guillaume sentait des frissons le secouer à cette perspective. C'est bien pourquoi il imposait silence aux murmures incertains de sa conscience, s'absolvant par cet argument dont il s'efforçait d'être touché:

—C'est pour elles; pour Elisabeth!... ma "Lisa!"

On voit, par ce qui précède, où le compromis l'avait conduit, l'avait fait passer. Un drame intime, plus fréquent qu'on ne suppose, drame qui échappait à la perspicacité de Mme Schutz; mais que le romancier Sirvey reconstituait idéalement par connaissance de l'humanité et habitude du métier.

Cependant, la véritable situation tirée de l'obscurité, le jeune homme n'en fut que plus perplexe. Thérèse méritait son respect; c'est très bien; et quelconque ment! Il l'aimait, c'est mieux encore! Mais à quoi se résoudre?

—Comment? fit Mme Schutz étonnée, vous ne savez à quelle résolution vous arrêter?

—Sans doute! Quelle conduite tenir?

—Mais, s'écria la veuve, c'est tout simple, puisque vous aimez Thérèse, épousez-la.

—Certes! fit Sirvey avec élan, le moment où je la conduirai à l'église, en sortant de la mairie, serait le meilleur de ma vie.

—En ce cas?

—Chère madame, vous avez pris la peine de venir de Lucerne pour m'apprendre qu'à accepter la dot de huit cent mille francs dont son oncle veut bien ne pas la dépouiller, je ratifierais la spoliation dont Mlle Vitchnau menace d'être victime.

—Aussi, dis-je, n'acceptez pas. Revendiquez pour elle la totalité de ce que son père lui a laissé.

—D'une part, objecta Firmin, ne me ferais-je pas taxer d'avarice?

—Par qui?

—Par Mlle Thérèse, en premier lieu.

—Je suis là pour réformer son impression, au cas où, à première vue, elle s'y tromperait.

—Soit encore, madame. Mais d'autre part, si je revendique les droits de ma fiancée, M. Warleckmoës voit crouler l'édifice de sa duplicité; son but est manqué; je cesse d'être le futur neveu qu'il consent à accueillir, et son premier soin est de refuser son consentement, en me tirant sa révérence.

—Qu'importe! C'est six mois à attendre....

—Attendre quoi?

—La majorité de Thérèse.

—Comment comptez-vous; ou bien triche-t-on sur l'âge publié? L'annonce porte: "dix-neuf ans."

—Elle ne les a pas encore. Il s'en faut de six mois, je vous dis. Sans cela; j'entends, si ses dix-neuf ans étaient révolus, elle serait hors de danger.

—Excusez moi, répliqua Sirvey; je ne vous suis plus du tout. Les mineurs restent en tutelle jusqu'à vingt et un ans.

—En France, oui monsieur, dans beaucoup d'autres nations aussi; sans compter les pays où la majorité civile ne s'acquiert qu'à vingt-cinq, et ces vingt et un ans sont de rigueur même dans la généralité des cantons de la Suisse. Mais il n'en va pas ainsi dans ceux de Fribourg, du Tessin et de Lucerne; ici la minorité, l'incapacité légale de gérer ses biens, cesse de fait et de droit à dix-neuf ans; c'est à dire, encore une fois, dans six mois pour Thérèse.

"Dès lors, monsieur, continua Mme Schutz, la voilà la "conduite à tenir":

—"Dès votre retour à Etretat, vous faites part à Thérèse de votre intention de la demander en mariage. Si elle vous y autorise, vous vous déclarez à son tuteur.

—Ça va bien jusqu'ici, fit le jeune homme, qui approuvait de la tête, chaque phrase de l'ancienne gouvernante. Ensuite?....

—Ensuite, M. Warleckmoës est bien obligé de vous exposer les conditions faites par lui, à son acquiescement.

—Les huit cent mille francs, bon!

—A quoi, répliquant que, selon ce que vous avez appris, l'héritage de Thérèse est de plus du double, vous demandez des explications, et....

—Et....interrompit le jeune homme, suivant son idée, et s'oubliant, et.... il me flanque à la porte!....

—Vous?

—Ça ne fait pas un pli! D'où suit qu'il me devient impossible d'avertir Mlle Vitchnau, à qui on s'empresse de donner de faux prétextes de mon éloignement; prétextes dont elle ne peut vérifier l'inexactitude, et aux yeux de qui je passe désormais pour un drôle de monsieur, sans moralité, avide, et tout à fait mal venu à prétendre à son alliance. Elle s'en laisse persuader, frémit à la pensée d'avoir failli si mal tomber, et, profitant de son découragement, on lui fait agréer le premier rastaquouère venu, péché n'importe où, pour en finir. Le tour est joué! Les Warleckmoës, blancs comme neige, jouissent de leur larcin, et la malheureuse jeune fille, dépossédée par ses parents, grugée, au jour le jour, par un sacripant capable de la maltraiter au besoin pour lui arracher son pouvoir général, pleure, se désespère et, quittée, finalement, achève sa déplorable existence dans le chagrin et l'abandon humilié.

La veuve, le visage défait, semblait contempler par avance le tableau que décrivait le jeune homme. Rien d'invraisemblable ne la frappait, ne provoquait un doute rassurant. Elle le dit, les larmes aux yeux, et Sirvey impressionné lui-même, ne répondit rien.

—Mais, fit Mme Schutz, en secouant la vision, un tel malheur n'est pas possible. Vous aimez Thérèse; peut être est-elle sensible à votre affection. Ne tenterez-vous pas de la soustraire à ce déplorable avenir? Et moi, puis-je en prendre mon parti? Non. De notre part à tous deux, monsieur, ce serait une défection. Il faut agir!....

—Volontiers, répondit Firmin. Avez-vous une idée?

La veuve s'absorba un moment.

—Quand rentrez-vous à Etretat? demanda-t-elle.

—J'ai annoncé mon retour pour demain soir.

—On vous attend?

—Je dois retrouver ces dames à la représentation dramatique du casino.

—Ne peut on arriver plus tôt?

—Si fait. Le train de huit heures me permettrait de débarquer là-bas au petit jour.

—Eh bien, monsieur, prenons le train de huit heures....

—Ensemble?

—Oui Ne prévoyant pas ma venue, M. Warleckmoës sera sans défiance. Il n'a point sujet de m'empêcher d'embrasser Thérèse. Si surveillée que je sois, je parviendrai à la mettre au courant de ce qui se passe. Qu'elle soit prévenue; tout est là. La prévenir est la croix de mon devoir.

Sirvey gardait un silence soucieux. La veuve s'en étonna.

—Pourquoi, dit-elle ingénuement, y a-t-il quelque chose de blâmable dans ma détermination?

—Assurément non, madame, mais....

—Mais quoi donc? Parlez net, car, à mon tour, je ne vous comprends pas. Je pensais que ma proposition serait acceptée par vous avec empressement. Thérèse instruite, c'est votre union assurée. Quelle inquiétude vous assombrit tout à coup?

—Une question de délicatesse, répondit Firmin.

—A quel propos?

—Quel mandat ai-je reçu de défendre les intérêts de Mlle Vitchnau! A solliciter l'honneur de son alliance, ne puis-je paraître plutôt occupé des miens, de mes intérêts propres? En un mot, n'ai-je pas l'air d'un "coureur de dot...." Ah! s'il ne s'agissait que de moi!....

—Dites: "Ah! s'il ne s'agissait pas d'argent!...."

—Voilà! c'est vrai!

—Pourtant vous ne pouvez exiger que Thérèse se ruine....

—Pour moi? Dieu non; mais.......

—Mais l'opinion du monde vous tient au cœur, ou plutôt à l'amour-propre.... Voyons, monsieur, oubliez-vous un moment; voyez qu'il y a surtout une bonne action à faire. Qu'importe ce qu'on dit quand on a le bon témoignage de sa conscience?

"Et puis, bien franchement, êtes-vous si certain de ne rien lui devoir vous-même, à cette sage enfant, que d'indignes manœuvres vous ont amené à soupçonner? Si innocemment que ce puisse être, vous lui avez fait tort. Allons! vous êtes galant homme, réparez-le de bonne grâce ce tort, en faisant de haut le sacrifice du souci de "la galerie", puisqu'à tout prendre vous êtes au-dessus de ce qu'elle peut penser. Enfin, vous aimez Thérèse, donnez-en la preuve....

—Partons donc ce soir, madame! conclut le jeune homme.

VI

Quatre jours après, Firmin Sirvey descendait du train de Fécamp, à la rue d'Amsterdam.

Il était huit heures du soir. Il avait faim, la poussière ramassée en route lui rendait ses habits et son linge déplaisants, la trépidation du wagon l'avait énervé: tout concourait à le rendre d'une humeur détestable, grognon, hargneux.

Et il fallait attendre ses bagages, les faire visiter!! porter sur un fiacre!!! et ce damné fiacre qui aurait à gravir la montée jusqu'à la rue de Boulogne, irait au pas, bien sûr!!!! Quand donc; ah! quand donc serait-il rentré chez lui, dans cet appartement où il avait ses choses d'habitude, et qu'il avait quitté, comme un niais, depuis un mois!

—Belle inspiration! Oui, parlons-en! Imbécile!

C'est ainsi qu'il se traitait, dans ce fiacre, ce damné fiacre! qui, en effet, grimpait la montée au pas. Il l'avait prévu, je vous dis!

Chez lui, où il revenait à l'improviste, autres sujets de contrariété. Personne pour le recevoir, décemment, puisque, croyant prolonger son absence, il avait accordé un congé à sa domestique; aussi essuyait-il toutes ces petites misères qui nous ont tous horripilés, et agaçantes! Les objets d'usage immédiat, qu'on ne retrouve pas tout de suite; la lampe qui n'est pas préparée, les allumettes qui font long feu; que sais-je! Et le dépit augmente, s'exaspère, éclate, et une imprécation inutile; mais qui soulage les nerfs.

Quand il en fut là, Firmin sentit des crampes d'estomac, ce qui le remonta quelque peu; assez du moins pour lui faire remarquer que sa mauvaiserie ne lui servait de rien. Et puisqu'aussi bien il n'avait pas dîné, il se nettoya en hâte, et descendit au boulevard, afin de manger quelque chose. Après, comme après. Au résumé, en ce qui lui arrivait, il n'y avait pas mort d'homme; d'ailleurs, la philosophie nous apprend qu'il faut s'attendre à tout dans cette misérable vie, et puisqu'il était philosophe, il ne s'agissait pas de se laisser miner par le chagrin.

Le chagrin! Quel gros mot. Pardonnez; il n'est que juste pour lui. C'est bien du chagrin qu'il avait; tel que de sa vie il n'en avait éprouvé un pareil!

Croirez-vous ça! Lui qui, l'autre jour, faisant effort, avait sacrifié l'opinion de la "galerie" avec la louable et ferme intention de "réparer le tort qu'innocemment il avait causé à Thérèse"; lui qui s'était décidé à la demander en mariage, au risque de passer pour un "coureur de dot" quand il était arrivé à Etretat, en compagnie de l'excellente Mme Schutz, et quand, un peu agité, il s'était présenté à la villa des Warleckmoës, il avait trouvé....visage de bois!

—Ces dames sont en excursion, sans doute? demanda-t-il.

—Ces dames et le monsieur sont partis.

—Partis?

—Partis d'Etretat.

—Pas possible!

—Comme je vous le dis.

—Quand ça?

—Il y a deux jours.

Quoi! Celui même où, après avoir serré la main du Belge sur la plage, lui, Firmin, lui Sirvey, avait pris le train de Paris?

—Précisément, à deux heures après midi,

Ça passait l'imagination du jeune homme.

—Et sait-on où ils sont allés?

—Ils n'ont rien dit.

—Peut-être reviendront-ils?

—La villa est à louer pour la fin de saison, et si monsieur connaît quelqu'un à qui elle puisse convenir....

Chaque réponse de la personne préposée à la garde de l'immeuble faisait l'effet d'un coup de marteau sur le cerveau de Sirvey.

Etait-il dans son bon sens? Ne rêvait-il pas? Il en doutait. Mais il fallait y mettre de la complaisance. Non, la vérité nette, claire, brutale, c'est que l'oncle de Thérèse, pressentant la découverte du pot aux roses, avait pris la poudre d'escampette, sans balancer.

Pas la peine de se creuser la tête pour essayer de deviner la direction que la famille avait suivie, ni le lieu de son refuge. Et quand même on l'eût découvert, la belle avance! Ce départ, cette fuite précipitée signifiait éloquemment que Warleckmoës déclinait par avance toute proposition d'union entre Sirvey et sa pupille, aussi bien dans l'avenir que présentement.

Le roman, si tant est qu'il y eut roman,—s'interrompait là; pas de "suite au prochain numéro"; pas de numéro prochain ou éloigné; plus du tout de numéro! Tout cassait, tout disparaissait; c'était fini, Etait-ce arrivé seulement?

Firmin, devant la porte close, se le dit avec la plus sincère conviction. Pourtant il n'en démordait pas encore. Dame! Thérèse était si jolie, si gracieusement blonde, et musicienne, et valseuse, et causeuse, et...... tout à la fois!

C'est à ce moment que le pauvre garçon, si déconfit, s'apercevait qu'il l'aimait cette demoiselle qu'il avait approchée en de si bizarres circonstances!

Il en voulait presque à Mme Schutz de garder son sang froid, de dire:

—J'aurais dû le prévoir!......

Elle l'agaçait, elle aussi.

—Non, disait-elle; non, ce n'est pas fini!....

Pas fini? En voilà une erreur, une utopie! Que lui fallait-il donc, à elle, pour avouer qu'il n'y a pas à y revenir? Pourquoi ça, pas fini? Sur quoi comptait-elle pour s'imaginer que ça pût continuer, ou recommencer? Du parti pris, ma parole d'honneur!

—Allez, chère madame, c'est bien fini; archi fini!

Puisqu'il en était convaincu, il eût dû lâcher pied. Pourtant, il resta quatre jours, et qui pis est, tout seul à Etretat; la veuve ayant pris le train de Bruxelles quelques heures après s'être cassé le nez avec lui à la porte de la villa. Et durant ces quatre mortels jours, Firmin s'était cramponné avec rage à un espoir invraisemblable, qui lui serrait le cœur, errant dans les salons du Casino, sur la plage, autour de la villa déserte; sondant la mer du regard, aussi utilement que s'il eût regardé dans le ciel, pour voir si,—par hasard, — Thérèse n'en tomberait pas.

Puis, une réaction de bon sens lui dessillant les yeux à la fin,—malgré lui, par exemple!—il fourra ses affaires en tas dans sa malle, paya et se sauva d'Etretat comme s'il y eût eu la peste.

—Sale pays! grommelait-il pour se venger!

Tout lui en déplaisait, lui faisait horreur; un trou; si loin! Société vulgaire, et une plage de galets! Peut-on souffrir une plage de galets! Il faut être fou pour choisir une plage de galets! Quant à lui, s'il retournait jamais aux bains de mer, ce serait à une plage de sable. Le sable, à la bonne heure.

—Pour comble, on allait donner six concerts de Crecellois! Sauvons-nous!

Encore un peu, ce serait la musique de Crecellois qui le ferait fuir. En ce cas, il eût pu rester. Au dernier moment, le compositeur avait résilié avec le directeur de l'établissement. Mais Sirvey n'en savait rien.

Si Firmin s'était déterminé à rentrer à Paris, c'est qu'après un combat dont il sortait enfin vainqueur, il s'était dit fermement, en "homme":

—N'y pensons plus!

Il dut se le répéter quelquefois, il est vrai, tant à Etretat que dans le chemin de fer, et même à présent à Paris; car ce lui était plus facile à dire qu'à faire; ce qui n'étonnera personne pourvu qu'on se mette un moment à sa place.

Et même, se le dire et se le redire ne l'avançait pas beaucoup. Etrange chose! le bizarre dénouement de cette bizarre aventure lui faisait l'effet de le plonger dans un néant général. Ce qui l'intéressait avant la première démarche le laissait froid. Travail, relations, plaisirs, tout manquait d'attrait maintenant. Il ne savait comment s'orienter; sa copie, jusque-là bienfaisant refuge contre les tracas, lui devenait une corvée. Il s'exécutait par probité; mais qu'il avait envie de la bâcler!

Un matin, après une nuit agitée, il n'y put tenir. Au diable le "n'y pensons plus!" Pensons-y, au contraire, allons au fond du tréfond; liquidons, vidons cette histoire qui devient une obsession douloureuse, maladive; sachons, oui, sachons tout, s'il est possible!

Sur quoi s'étant couvert plutôt qu'habillé, il sortit affairé, arrêta sa voiture, pour gagner du temps, et dit au cocher:

—Rue de Provence, 215, vivement; ça descend, et il y aura un bon pourboire.

Quand Grangeois, l'ancien avoué le vit entrer dans son cabinet, il lui fit une mine de dogue à qui l'on a arraché un os.

Sirvey n'y prit pas garde, et pensant que l'homme d'affaires pouvait lui fournir explications et renseignements il alla au fait.

—Où est M. Warleckmoës?

—Est-ce que je sais, moi! répliqua l'autre avec des yeux furibonds. Est-ce que j'ai des explications à vous donner, par exemple! Ce que je sais, c'est que j'ai reçu un télégramme d'Etretat il y a douze jours; télégramme portant: *"affaire manquée; occupez plus."* Voilà ce que je sais, et si vous croyez que je suis satisfait d'avoir perdu mon temps vous vous trompez, mon cher monsieur!

J'y suis de ma poche, comprenez-vous? poursuivit Grangeois, avec un dépit non équivoque. Et vous avez bonne grâce à me questionner.

Eh! c'est moi, qui devrais vous demander ce qui s'est passé, ce que vous avez fait ou dit pour faire tomber à l'eau une affaire si simple et si bien emmanchée!

Car c'est votre faute......

—Ma faute? Qu'en savez-vous, puisque vous ignorez ce qui s'est passé, ce que j'ai dit ou fait.

—N'importe! C'est votre faute. Au lieu de vous déclarer, comme on s'y attendait, vous avez tergiversé, et l'on en a pris un autre.

—Un autre? répéta Firmin avec un coup au cœur. Vous êtes sûr?

—Tout l'indique, il me semble. S'il...